

LA COUR DES MIRACLES

Daniel BLANCHARD

La Cour des Miracles

Roman

Éditions Les Ateliers de Porthos

© Éditions Porthos, 2007

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE I

J'ai failli écrire « un vendredi comme tous les vendredis ». C'est idiot, comme si l'un pouvait s'identifier à un autre... Voilà une expression populaire qui se perd et ce n'est pas plus mal car, en vérité, les jours c'est un peu comme les zèbres, pas un n'est identique.

Pour preuve, celui de la semaine dernière, du lundi au jeudi je n'avais que lui en tête, une véritable obsession! C'était le grand jour, mon Austerlitz à moi! J'allais oser ce que je ressassais depuis six mois et que le courage faisait capoter à quelques heures de chacune de mes tentatives, parfois à la minute même où j'allais ouvrir la bouche pour déclarer, enfin, ma flamme à Jeanne, ma collègue de bureau... Bon, et bien ce jour-là était venu, sous les meilleurs auspices du reste, avec un soleil étrangement radieux pour ce début d'hiver et une pêche incroyable! La bagouse dans la poche, sûr de mon coup, j'abordais ce vendredi avec un optimisme débordant et un sourire à rendre palot celui d'un marchand de jouets à la veille de Noël! Je m'en souviens comme si c'était hier... Jeanne

LA COUR DES MIRACLES

avait accepté mon invitation avec empressement. Pour éviter les papotages des collègues de bureau, nous avions convenu d'un rencart à midi au Béarnais, un troquet parisien un peu à l'écart de nos habitudes. Une fois installés, au moment même de lui lancer une tirade sur le ton de la confiance, elle me coupe la parole en posant ses doigts sur ma bouche : « Avant toute chose, laisse-moi t'annoncer une grande nouvelle... »

J'en restais comme deux ronds de flan et attendis, médusé, ce que me réservait la belle Jeanne. Elle se pencha sur moi, les yeux pétillants de bonheur : « Je vais me marier avec Paul ! »

Qui n'a pas vécu cette situation ne sait pas ce que c'est que d'avoir le cœur explosé ! Médusé, je la regardais sans pouvoir prononcer le moindre mot. Mon visage, par contre, devait trahir par sa lividité l'extrême joie de cette annonce, car je vis ma blonde s'inquiéter et sentis se poser sa main sur la mienne.

« Ça ne va pas ?

- Si, je cache mon euphorie c'est tout...
- Tu plaisantes ? Tu es d'une pâleur à faire peur.
- Je dois couvrir quelque chose, rien de grave... »

Pour couvrir, je couvais ! Je ne savais pas trop si je devais l'étrangler maintenant ou après la crème renversée... L'inquiétude vite passée, elle avait retrouvé son air angélique puis se reprit soudainement : « J'oubliais ! Alors, toi

LA COUR DES MIRACLES

aussi tu voulais me dire quelque chose? »

Merde! Ça aurait été bien ça, marrant comme tout... Mais le cœur n'y était pas. J'étais complètement désorienté, je ne savais plus trop où j'étais, qui j'étais, ce que je faisais. Paumé quoi! C'est pour ça que j'ai fait la réponse la plus tordue dans ce genre de situation : « Je voulais te dire combien je t'aimais et t'offrir ça... »

Je posai sur la table la petite boîte « Jean Paul & Mornifle » en souriant, puis je me levai devant le regard stupéfait de la belle. Elle reprit ses esprits alors que j'arpentais le trottoir, toujours plus ou moins absent du monde des vivants... Je l'entendis courir pour me rattraper. Elle m'avait barré le chemin, essoufflée, elle avait posé d'autorité une main sur ma poitrine pour me stopper.

« Il faut que nous parlions, il y a un malentendu !

- Non, je t'assure que non, je t'aime vraiment... »

Elle lève les épaules d'impuissance et prend un air sincèrement attristé.

« Pardonne-moi Gilles, je suis désolée mais ce n'est pas partagé, enfin, pas comme ça...

- J'ai compris, ça non plus ce n'est pas un malentendu, c'est un fait, voilà tout! »

Alors que je reprends mon chemin le cœur à l'eau, elle me retient par le bras et me tend la petite boîte rouge.

L A C O U R D E S M I R A C L E S

« Je ne peux pas accepter...

- Tu te trompes, tu dois l'accepter, sinon ce serait m'humilier et ça, par contre, je ne le mérite pas... »

Je lui fais un petit signe amical, remonte mon col et reprends mon chemin. Bon, l'après-midi n'avait pas été terrible, nos regards s'étaient croisés à plusieurs reprises mais je détournais le mien, pas par rancœur mais plutôt pour ne pas fondre en larmes comme un gamin. Finalement, après coup, je trouve que j'avais été beau. Loin d'être beignet, mon comportement me donne aujourd'hui une satisfaction intérieure, je suis en harmonie avec moi-même, c'est déjà ça...

Il y a maintenant une semaine de ça, c'était vendredi dernier...

Je pousse un soupir de tristesse et cherche dans ma poche mon paquet de Gauloises. Aujourd'hui n'a rien de semblable, j'ai perdu mes illusions et le ciel de la banlieue est triste à mourir. De plus, le fourgon dans lequel je suis assis à l'arrière n'est pas non plus un environnement propice à vous coller le sourire. Il en fallait un qui puisse se confondre dans la couleur locale et ils l'ont trouvé! Un vieux tube ancestral aux vitres blanchies dans lequel nous sommes entassés, mes collègues et moi. Monod, en voyant mon paquet de cigarettes, me fait un signe négatif d'auto-rité...

LA COUR DES MIRACLES

« Putain si tu fumes là-dedans on va tous crever !
- Tu m'emmerdes, ça fait une plombe qu'on est
là... »

Je remballe en maugréant et Monod me fait un signe entendu. En fait ce n'est pas son nom, il s'appelle Jacques Durieux, mais on lui a collé ce surnom en référence à sa passion du désert. Ce mec est impayable ! Il passe toutes ses vacances dans toutes les étendues sablonneuses de la planète, c'est son truc au Jacky. Collez-lui une guitoune, un chameau et une benne de sable et il bouge plus, sage comme une image qu'il est ! Dans cette mission, il fait partie des « méchants » avec Marc Veneze, dit l'Aveze, sans commentaire... On doit exécuter un scénario tordu où je vais prendre l'apparence d'un sauveur de la veuve et de l'orphelin alors qu'en fait, je vais être un salaud de la pire espèce.

Car je suis flic. Mon service est spécialisé dans les noyautages et, cette fois, l'infiltré c'est moi...

Je ne connais pas le quartier où nous sommes planqués. C'est un coin de banlieue assez reculé où nous devons opérer. C'est le lieu de mon implantation, celui où je dois entrer en contact. Ce genre de trucs, c'est un vrai casse-tête où les méninges doivent pondre les idées les plus tordues pour faire du vrai, du réel, du concret ! Le boss nous a concocté un truc à lui, assez vicelard, mais pour ça il faut que ma « cible » soit en vue et, pour l'instant, ce n'est pas le cas...

L A C O U R D E S M I R A C L E S

Alors, j'attends.

À l'avant du tube, je ne vois de Sergio, notre chauffeur, que la tignasse crépue et désordonnée. Pezanti est vraiment incorrigible, il est d'un négligé à filer le bourdon à un clodo ! Mais rien n'y fait, il est comme ça. En attendant, c'est lui qui doit donner le feu vert. De l'extérieur on ne voit que lui, derrière son volant, avec son « casse-croûte » à la main, qu'il mâchonne avec une lenteur calculée pour se donner une contenance.

C'est lui qui doit ouvrir le bal.

Je reste assis sur la tôle froide, mon sac entre les jambes et l'impatience visible... Monod s'en aperçoit et me fait un clin d'œil complice. Aveze et lui sont tous deux accroupis, silencieux. Le premier rumine un chewing-gum alors que le second se ramone consciencieusement les narines. Bonjour l'ambiance ! Au moment où je vais lâcher un soupir aussi profond que mon désespoir, le chauffeur se raidit et se retourne vivement.

« Préparez-vous ! Elle arrive... »

Voilà ! On y est enfin... Je savoure cette sensation de délivrance que je connais bien, c'est toujours la même, celle qui déchire l'insupportable attente pour l'action. Je ressentais la même chose dans l'appareil, avant chaque saut. La sonnerie stridente me donnait une poussée d'adrénaline qui

LA COUR DES MIRACLES

effaçait l'énerverment de cette queue interminable et inconfortable où nous attendions, serrés les uns contre les autres, debout, les yeux fixés sur la lampe rouge. À chaque fois c'était pareil, tout allait très vite et je ne pensais plus à rien, si, à pousser, pousser, pousser... Pour finir dans le grand vide. Mes deux collègues se sont dressés, Monod a la main sur la poignée de la porte latérale, il ne bouge pas. C'est le rital qui lui donnera le top départ. Il surveille dans le rétro la silhouette qui vient de nous dépasser. Quand elle sera assez loin, ce sera le moment propice pour libérer les deux rabatteurs.

Un signe de tête et la porte coulisse sans nervosité, les deux hommes disparaissent et referment derrière eux.

Je ne bouge pas.

Le tube se remet en route et quitte son stationnement, il roule sans précipitation et fait visiblement le tour du pâté de maison avant de s'enfiler dans une ruelle étroite pour s'immobiliser. Sergio se retourne et me désigne un peu plus loin une impasse profonde : « C'est là-dedans qu'ils vont la rabattre. Tu sais ce que tu as à faire ? »

Je ne réponds pas et descends en mettant mon sac de voyage en bandoulière. Le Citroën fait marche arrière et manœuvre en grinçant des vitesses au bout de la ruelle pour disparaître.

Me voilà seul, c'est sinistre ici... Le crépi des façades

LA COUR DES MIRACLES

fait pitié. Il n'est pas seulement lézardé, des plaques entières manquent par endroits et dévoilent une maçonnerie grossière aux joints sombres. Je lève mon regard et fais un tour d'horizon. Fenêtres sales, peintures écaillées, vitres brisées ou volets clos révèlent un abandon des lieux depuis belle lurette. Le long des trottoirs, quelques vestiges de vieilles boutiques condamnées, des panneaux de bois cloués, des grilles rouillées et des noms qui se devinent de ces enseignes presque évanouies : « Boulangerie » ou « Blanchisserie ». Elles rappellent que la ruelle fut autrefois bien vivante, avec ses petits commerces, ses bougnats qui venaient livrer le charbon. Il me semble revoir les fantômes de ce quartier à l'abandon, rémouleurs et vitriers donnant de la voix pour offrir leurs services... Mais la résonance du martèlement d'une paire de talons me tire de ma rêverie et m'oblige à disparaître sous un porche. Ne pouvant le pousser totalement, je me faufile avec peine et me dissimule dans l'obscurité. Le sol est jonché de papiers gras et de détritrus. C'est vraiment crade ici ! Par l'entrebâillement, j'observe l'inconnue qui se présente au bout de la ruelle. Elle est jeune, les cheveux châains coupés à la Jeanne d'Arc... Elle porte un ciré et des escarpins rouges.

C'est elle...

La jeune fille se retourne à plusieurs reprises. Elle est nerveuse et il y a de quoi ! Deux zèbres la filent sans retenue. Inutile de dire que je connais bien les deux tartignolles qui la rejoignent à grands pas. La fille prend conscience du danger et se met à courir... Les dés sont

LA COUR DES MIRACLES

jetés ! Elle manque de trébucher à plusieurs reprises quand soudain elle bifurque dans l'impasse ! J'en reste comme deux ronds de flan... J'ignore si c'est la panique qui la pousse à se jeter elle-même dans la gueule du loup ou l'envie de se faire violer ? Suivant les consignes, je ne bouge pas et j'attends alors que mes collègues s'engouffrent dans le passage. Encore des pas précipités, puis des cris, c'est le moment d'y aller... Pas trop vite. Je sors de ce trou à rats et enfile mon rôle de passant. À partir de maintenant, je suis le brave SDF qui cherche une piaule.